

La page, non point blanche mais maculée déjà de chiffres épars et gauches, appelle la main. La page d'une histoire dort au sein de chaque feuillet jauni que la plume commence à graver. Il suffira peut-être de s'en remettre à la profonde, à l'aveuglante nuit des mots qui se lève comme une aube face à la nuit du monde.

Sans doute est-ce le loisir opaque auquel je suis désormais contraint qui a fait naître en moi ce besoin d'écrire et, pour ainsi dire, de me justifier sans but, sans fin. Je sais que nul ne recevra mon témoignage ni ne consentirait à le retenir si d'aventure il l'entendait. Encore moins puis-je en appeler à la postérité quand je vois le monde courir à sa perte et les hommes, à leur insu fascinés par la mort, renoncer à tout avenir pour s'étourdir d'un présent fallacieux. Enfin, si fort que je m'y applique, je ne trouve guère de sens à une parole qui, privée de toute occasion de se répandre parmi mes semblables, ne s'inscrit que pour moi, dans un ressassement intime qui va de jour en jour se décomposant.

Ne disposant plus d'aucune ressource, je sens se brouiller la chronologie ; mes souvenirs s'usent. Pour vaine qu'elle paraisse, cette entreprise dresse devant moi son instante et intransigeante sommation et ajoute aux tourments et aux déceptions dont j'ai vu peu à peu ma vie s'encombrer le poids de son inéluctable nécessité. Ce qui me meut, en somme, pourrait bien être

une sorte de mauvaise volonté qui exige qu'à l'absurdité du monde il soit répondu par une non moins absurde – mais exaltante – protestation. Il ne sert à rien de clamer dans la solitude et pourtant je proteste, j'insiste. La représentation que je garde du monde où je me suis débattu sur bien des points diffère de la leçon officielle et, certes, je suis bien placé pour connaître la force et l'emprise d'un discours institué qui, pour régler le cours des affaires, ne saurait tolérer ni réplique ni remontrance. S'il est vrai que chacun est prisonnier du mélange d'humeurs, d'inclinations et d'impulsions dont il est pétri et sur quoi sa volonté est à peu près sans prise, la particularité de vision qui en résulte ne doit pas pour autant être confondue avec la mauvaise foi délibérée, le mensonge intéressé ni quelque insane délire. Je n'avais commis d'autre crime que celui de défendre un point de vue insolite à l'encontre de l'opinion dominante. Une raison d'État scélérate m'a prouvé que j'étais seul dans le vrai.

Si pressé que je sois de mettre un peu d'ordre aux péripéties de mon aventure, je ne peux m'engager dans mon récit sans reprendre les circonstances qui ont façonné et même forcé un destin dont j'aperçois le terme sans regret.

Quand je cherche aujourd'hui à tirer quelque fruit des épreuves que j'ai traversées, il me semble qu'aux seuls esprits candides l'évidence se révèle dans toute sa lumière ; les raffinements de la pensée, les subtilités du raisonnement, l'élégance des interprétations sont autant de qualités qui la troublent et ce peut être un grand malheur que de ne pas savoir entendre le message qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop vulgairement énoncé. Tel est sans doute le grave et unique reproche que l'on pourrait adresser aux savants de ce pays. Pour la plupart, en ce temps-là, c'étaient des hommes généreux et épris de justice, mais pas un instant il ne leur vint à l'esprit d'accueillir dans son acception littérale la vaste et persistante rumeur qui se propageait dans le peuple. Ils surent trouver mille explications, toutes plus passionnantes, plus divertissantes, les unes que les autres, du bruit qui de mois en mois s'enflait et grondait par les rues de la ville ; aucun ne songea à quitter la bienheureuse

pénombre des couloirs de l'université pour examiner, au dehors, si le propos qui courait de bouche en bouche parmi la foule anonyme n'était pas tout simplement vrai. Mais le peuple témoignait d'une inquiétude sourde, les hommes politiques spéculaient sur le parti à tirer de cette effervescence et les lettrés rêvaient. J'étais l'un de ces derniers et, jeune encore, j'entrais dans la carrière de mes maîtres en les imitant ; je n'ai rien senti de la fièvre ni de l'angoisse dont certains aujourd'hui, dans l'illusion d'une vue rétrospective, font état non sans complaisance. Nous avons connu bien d'autres crises politiques, la jeunesse de tout temps et comme partout opposait sa fougue aux parcimonieux scrupules de l'âge et les vieillards en retour vilipendaient les mœurs nouvelles ou que l'on croyait telles. Il ne pouvait rien surgir de neuf sous le soleil et chacun allait ses affaires comme devant. Un matin les barbares furent là.